

MBEMBE Achille, *Afriques indociles. Christianisme, pouvoir et Etat en société post-coloniale*, Paris, Karthala, 1988, 220 p.

RAZAFINTSALAMA Adolphe, *Essais de théologie malgache*, numéro spécial de *Recherches et documents*, Diégo-Suarez, Institut Supérieur de théologie et de philosophie, n° 5, juillet 1988, 61 p.

Bien que touchant à des thèmes différents et à des milieux culturellement divers (Cameroun, Madagascar), mais entre lesquels les ressemblances sont toutefois nombreuses, Mbembe et Razafintsalama révèlent des préoccupations communes. L'un et l'autre mettent surtout en question les Eglises chrétiennes qu'ils replacent dans le contexte de l'expansion culturelle et politique européenne. L'imbrication entre Eglises et Occident a comme conséquence, écrit Mbembe : "la perte de crédibilité du christianisme dans le continent noir" (p. 35). En supposant, comme en filigrane, la réalité d'une décolonisation encore inachevée (sinon, jusqu'ici, ratée), Razafintsalama développe la nécessité d'une inculturation éclairée et véritable des Eglises, si elles veulent conserver leur enracinement en Afrique.

Ce discours est complexe. Ni l'historien, ni le politicien, ni l'anthropologue ne sauraient l'ignorer. Les nombreux évêques, les prêtres et les religieux africains et malgaches, les temples pleins et chantants, signifient-ils vraiment que le christianisme est désormais "chose africaine" ? Derrière ces églises, n'y a-t-il pas d'autres pouvoirs qui empêchent ou retardent une vraie décolonisation ? Et, surtout, n'y a-t-il pas encore des visions "chrétiennes" qui n'ont rien d'africain et pas grand chose de chrétien ? Des lectures occidentales du christianisme qui n'ont pas de sens pour l'Afrique ?

Une telle discussion provient de l'intérieur du christianisme africain, d'une réflexion théologique qui réclame le droit d'exister au sein des églises, au même titre que celle des théologies occidentales qui ont accompagné le développement historique de l'Occident. Mbembe et Razafintsalama affirment, en effet, la nécessité de l'élaboration d'un christianisme africain qui doit passer d'abord par la mise en question sinon par le rejet de tout ce qui n'était pas essentiellement chrétien dans sa transmission par les Eglises missionnaires, et qui relevait d'une culture, d'un "savoir particulier, ethnique" (Mbembe, p. 49). Je souligne cette restitution à l'Occident du mot "ethnique", d'utilisation délicate aujourd'hui.

*Afriques indociles et Essais de théologie malgache* se situent dans un mouvement d'idées qui a à son actif des centaines d'ouvrages et des séries de colloques et rencontres internationales, et qui, fort heureusement, est encouragé par de nombreux historiens du christianisme et théologiens européens.

Dans l'ouvrage de Mbembe, le titre du chapitre : "La déconstruction de l'absolu occidental" semble une déclaration de guerre. En réalité l'auteur ne fait que des constatations déjà admises sans discussion, je dirais, banales pour les historiens : la foi chrétienne reste associée à des événements historiques traumatisants, tels par exemple la traite des Nègres ("dont Jean Paul II sollicitait le pardon des Africains relativement à la responsabilité des nations dites "chrétiennes" (p. 35), la servitude coloniale, la mission civilisatrice, "à laquelle le christianisme a donné sa bénédiction" (p. 39). Bref, "la pénétration chrétienne des sociétés noires s'inscrit [...] bel et bien dans une logique de conquête" (p. 40).

L'analyse de Razafintsalama est faite dans un langage certainement plus nuancé, dans un style apaisé mais efficace. Voici quelques notes significatives : "Dans le contexte de la philosophie grecque (les Conciles de Nicée et de Calcédoine) s'interrogent sur l'existence d'une ou de deux natures en Jésus-Christ, d'une ou de deux personnes", et il continue : "... Je dirai, avec un peu d'humour, que si Jésus, le Galiléen, était présent [à ces Conciles], il aurait eu beaucoup de peine à suivre les débats des théologiens subtils qui avaient disserté sur sa propre personne". Puis, sans ironie : "Imagine-t-on la distance entre ce même langage gréco-latin élaboré et réélabore au cours des siècles par les chrétiens d'Occident et d'Orient et le langage d'une civilisation (malgache et africaine)... qui leur était parfaitement étrangère ?" (p. 1). Plus avant, Razafintsalama souligne encore cette distance, dans des chapitres très denses et lumineux, à propos de la théologie des ancêtres et de la conception malgache du mariage.

On a donc porté à l'Afrique et, dans un certain sens, on continue à lui porter encore aujourd'hui, non pas seulement la foi chrétienne, mais une interprétation particulière de la foi, des problématiques propres à d'autres zones culturelles et à des moments historiques particuliers. De même, sur le plan liturgique un continent, éminemment religieux et qui possède une immense richesse de rites et de symbolismes, devait, pour être chrétien, accepter une liturgie abstraite et s'exprimant dans des gestes et des symboles étrangers, parfois anachroniques. Razafintsalama rappelle entre autre le fait "amusant" de la fête des Rogations liée au cycle de la production agricole propre aux régions climatiques européennes, célébré selon le calendrier grégorien au moment où, à Madagascar, "la moisson était terminée" (p. 6). En tout cas une telle liturgie se déployait dans une langue étrangère, le latin, que l'Eglise primitive de Rome avait adopté (comme ailleurs, le grec, le syrien, etc...) à cause de son caractère populaire et qui, en Occident était devenue une sorte d'absolu, en dehors duquel il n'était pas permis de célébrer les mystères chrétiens.

Ce même christianisme que l'Occident s'est approprié et qu'il a adapté à sa propre culture, se trouve aujourd'hui, dans les mains d'Africains et de Malgaches. Le projet de Mbembe et de Razafintsalama, comme aujourd'hui celui de dizaines de théologiens africains, est de faire ce que l'Occident a fait : un christianisme appartenant à l'Afrique, portant les cultures et les interprétations africaines des mystères chrétiens, s'identifiant avec l'histoire africaine, évitant, si possible, l'exclusivisme qui a déchiré l'histoire de l'Europe dans d'interminables et inexplicables guerres de religions et dans des rudes polémiques théoriques - qui ont déchiré le christianisme lui-même. L'Afrique ne peut pas rééditer les conciles de Nicée et de Calcédoine, elle ne pourra pas ignorer ou refaire la patrologie gréco-latine... ce sont des acquisitions de la réflexion chrétienne qui lui appartiennent autant qu'elles appartiennent à l'Occident et à l'Orient chrétiens.

L'historien des religions et du christianisme est attentif à cette réflexion africaine qui donnera un nouveau souffle au christianisme universel et qui se situe en continuité avec l'histoire de l'Eglise et de la littérature chrétienne.

*Pietro LUPO*